

Un regard sur le djihad



Prune Antoine ne se sent pas tout à fait chez elle à Berlin, ni quand elle rentre en France.
Photo Mélanie AVANZATO

Dans son premier livre, Prune Antoine présente l'évolution d'un jeune salafiste, immigré en Allemagne, pris entre la société capitaliste et son envie de rejoindre le djihad en Syrie.

par Anne-Laure NAYMARK

Le dialogue entre une féministe et un salafiste. On pourrait l'imaginer tendu. Pourtant, dans *La fille et le moudjahidine*, premier livre de Prune Antoine, la discussion entre l'auteur et Djahar est très amicale. Malgré leurs différences, des liens très forts se nouent entre eux. « C'est presque une relation fraternelle », confie l'auteur, journaliste indépendante. Ce qui les unit : tous deux sont des étrangers à Berlin. Cette ouverture réciproque sur deux mondes que tout oppose est l'un des points intéressants de l'ouvrage de cette Vosgienne d'origine. L'autre est la radicalisation « en temps réel de Djahar, parallèlement à l'actualité internationale et au développement de Daesh ». Prune va constater l'effet que produit sur ce jeune homme la propagande islamiste, « ça le galvanise ». Elle va tout faire pour l'empêcher de partir en Syrie. Comme dans un roman policier, le lecteur se plonge dans le livre pour savoir comment se termine ce "combat".

A l'origine de cet ouvrage, l'intérêt de la jeune femme de 33 ans pour un garçon qui détonne au milieu des Allemands et pour une langue qui lui semble familière. Leur rencontre se déroule en toute simplicité, comme racontée dans les premières pages du livre. « Cela s'est passé de manière presque enfantine, comme dans une cour de récréation. Sans a priori », décrit la journaliste. De ce premier échange est née une sympathie réciproque. Très vite, la Vosgienne, lui demande de le suivre dans son quotidien. « Je suis partie à l'aveugle, par instinct. Le fait d'être étrangers à Berlin tous les deux m'attirait, se rappelle-t-elle. J'étais étonnée

qu'il accepte aussi vite. Cela témoigne de son ouverture d'esprit, mais aussi d'un certain narcissisme. »

Installée depuis sept ans à Berlin, la trentenaire écrit des reportages pour *Le Monde*, *Géo*, *Elle*, *Arte*, *Média-part*... Ses sujets de prédilections, les femmes et le monde post-soviétique. Attirée par le journalisme depuis toujours, elle réalise de nombreux stages en presse locale puis nationale. C'est pourtant un master de droit international qu'elle obtient. « Cela m'a donné une sensibilité géopolitique et une vraie structure », assure-t-elle. Une année Erasmus durant sa licence lui a transmis le virus du voyage qu'elle a entretenu après ses études : six mois en Espagne, puis en Hongrie, elle a visité l'Europe sous toutes ses coutures avec InterRail. « C'est comme ça qu'est né mon intérêt pour le monde post-soviétique. » De retour en France, elle se rend à Paris et travaille pour le site *Café Babel*. Elle y apprend les codes d'internet et renforce son ouverture sur le monde. Prune Antoine quitte ce poste pour travailler davantage « sur le terrain ». Elle s'installe à Berlin, « une porte vers ces pays de l'Est ».

« Au-delà de l'aspect immigration et djihad, son côté démerde m'a fascinée. »

Très intéressée par les nouveaux formats narratifs – des récits journalistiques subjectifs dans lesquels l'auteur se met en scène – la trentenaire a déjà utilisé ce format pour une enquête sur le trafic d'organes au Kosovo. Pour cette histoire, elle utilise le même type de narration. Tous les faits racontés sont vrais, à quelques détails près pour éviter que Djahar ne soit identifié. « Au départ, je ne savais pas comment écrire l'histoire. J'ai l'habitude de le faire avec objectivité. Mais ça ne collait pas, explique Prune. Le récit fonctionnait si j'étais

présente dans le dialogue. C'est intéressant de voir comment nous réussissons à parler malgré l'écart qui existe entre nos mondes. » Ces différences n'ont pas été un obstacle dans la relation qui s'est nouée entre la jeune femme et Djahar. « Il a toujours été spontané et naturel. En revanche, j'étais un ovi pour sa famille, reconnaît-elle. Je ne me suis pas sentie à l'aise avec son ami Arslan. C'est une sensation que je n'ai pas connue avec Djahar. » La seule difficulté que la journaliste a rencontrée avec le garçon : démêler le vrai du faux. « C'était parfois difficile de savoir s'il me mentait ou non. Il a conscience d'être un peu caméléon. C'est une stratégie de survie qu'il a développée, insiste-t-elle. Il est super intelligent et plastique, s'adapte à toutes les situations. »

Et on se prend à s'attacher à ce personnage pourtant si ambivalent. Car dans son livre, Prune ne montre pas une réalité manichéenne. « L'attractivité de la propagande de Daesh auprès de certains provient d'une défaillance des structures et du modèle qu'on propose », observe la jeune femme. A côté de ce constat d'échec de la politique d'immigration, la journaliste rappelle qu'en Allemagne, les demandeurs d'asile sont logés, reçoivent une indemnité... « Djahar vit dangereusement, alors qu'il a eu la possibilité de faire un apprentissage, mais ça ne rapporte pas assez d'argent, relate la journaliste. Au-delà de l'aspect immigration et djihad, son côté démerde m'a fascinée. »

Prune se trouve toujours en contact avec Djahar qui n'est pas parti en Syrie. « Mais l'idée trotte toujours dans sa tête. »

La fille et le moudjahidine, de Prune Antoine (Carnets nord, éditions Montparnasse).